

Zeitschrift:	Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses
Herausgeber:	Alliance de Sociétés Féminines Suisses
Band:	74 (1986)
Heft:	[12]
Artikel:	Monique Moser-Verrey, enseignante québecoise : l'université, miroir de la société
Autor:	Moreau, Thérèse / Moser-Verrey, Monique
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-278112

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MONIQUE MOSER-VERREY, ENSEIGNANTE QUÉBÉCOISE

L'UNIVERSITÉ, MIROIR DE LA SOCIÉTÉ

Le Centre de recherches sur les Lettres romandes de l'Université de Lausanne organise pour le semestre d'hiver un cours à deux voix intitulé « Prosatrices québécoises et prosatrices romandes ». Il nous a semblé intéressant de demander à l'enseignante québécoise, Monique Moser-Verrey, où en étaient les femmes dans leur rapport avec l'université dans un autre pays francophone.

FS : Vous participez à une expérience originale en Romandie, celle d'enseigner avec une autre femme la littérature féminine de deux pays francophones. Comment l'idée vous en est-elle venue ?

MMV : C'est à la professeure et directrice du Centre, Doris Jacobec, que je dois ma participation à cette confrontation. Elle m'a parlé de son projet de cours sur les prosatrices romandes et m'a proposé de m'y insérer en tant que conférencière invitée. Nous partagerons ainsi le cours tout en parlant de deux voix bien distinctes. Gardant chacune notre méthodologie, nous confronterons nos points de vue et nos découvertes. Notre analyse de la littérature féminine commencera avec Laure Conan (1882) et Eli-se de Pressensée pour finir avec Corinna Bille et Marie-Claire Blais.

FS : Les cours sur les femmes sont encore rares ici où n'existe aucun programme de « Women's Studies ». Qu'en est-il au Québec ?

MMV : Je crois que la situation des femmes dans l'université reflète, dans les deux pays, la condition des femmes dans la société en général. Je suis suis d'origine et lorsque je suis arrivée en 1974 au Québec, j'ai tout de suite vu combien les femmes y étaient plus libres qu'ici. Il reste donc du chemin à parcourir là-bas mais la situation me semble quand même meilleure. Ainsi, à l'Université de Montréal où j'enseigne, il n'existe aucun institut d'études féminines structuré, mais nombre de candidat-e-s au doctorat, ceci dans les domaines les plus divers, optent pour un sujet de recherche ayant trait aux femmes. Madeleine Gagnon qui est écrivaine a terminé un travail sur la psychologie, la littérature et la féminité. Ma collègue Monique Bosco donne un cours sur la littérature féminine ; comme elle est également écrivaine, elle a aussi un cours dit de création. La différence s'entend au niveau du langa-



Monique Moser-Verrey.

ge. Nous disons couramment une écrivaine, une auteure, une éditrice, alors qu'ici j'entends les gens buter sur les mots, dire un « éditeur femme »...

FS : Concrètement, quel est le pourcentage d'enseignantes dans votre université ?

MMV : Je ne saurais vous le dire pour l'université, mais je pense que l'Institut de français est assez représentatif. Il y a là huit professeures titulaires contre dix-sept professeurs et dix chargées de cours contre sept chargés. Dans le Département d'Histoire de l'Art, les femmes représentent 40 % des enseignants. Dans l'Université en général, je dirais qu'elles sont de 20 à 30 % du corps professoral.

FS : La situation est-elle différente dans les autres universités ?

MMV : Je sais qu'elle l'est pour les trois autres universités de Montréal. Il y a un GREF (groupe d'études féminines) interdisciplinaire à l'Université du Québec à Montréal. Ce GREF a récemment tenu un colloque. A l'Université de Concordia, les choses sont encore plus structurées puisqu'il y existe un Institut Simone de Beauvoir avec des permanentes.

FS : Est-il facile à une femme d'intégrer l'université ?

MMV : Oui et non. Avant la crise, c'est-à-dire jusqu'en 1972, l'université s'était élargie et a accueilli de nombreuses femmes. Mais les restrictions budgétaires se sont faites à leur détriment.

Nombre de nos diplômées sont sans travail.

FS : Quelle est votre propre situation ?

MMV : Je suis arrivée en 1974 munie de mon doctorat de Zurich mais aussi d'un enfant. Le seul poste que j'ai pu trouver a été celui de chargée de cours. C'est enrichissant, stimulant, mais la diversité des cours, voire des disciplines, à enseigner rend difficile un travail de recherche.

FS : Vous n'avez jamais postulé à un grade permettant la titularisation ?

MMV : Si, trois fois. Les trois postes ont d'ailleurs chacun été attribué à un homme. Jamais je n'avais le profil du poste... Une de mes amies qui était à la commission de recrutement a fait remarquer qu'on regardait mon profil à partir du cou. Il faut dire que j'étais enceinte à ce moment-là. Je vais repostuler mais il me faut écrire davantage auparavant. Mon dossier avait été jugé trop « mince », car je n'ai pas encore écrit sur la littérature québécoise.

FS : Ce que vous me dites me semble infirmer votre optimisme du début.

MMV : Non. Il est vrai que la situation est difficile. Mais d'une part le chômage sévit pour tous et toutes, et d'autre part, il y a eu des gains substantiels. J'ai participé à la lutte pour la création d'une garderie sur le campus lorsque j'ai eu mon premier enfant. Elle existe toujours et c'est une réussite. Il y a, par exemple, dans l'université un comité qui lutte contre le harcèlement sexuel dans l'institution. Nous avons de nombreuses écrivaines, soit à l'université soit dans les CE-CEP (institut d'enseignement des deux années avant l'université). Dans le primaire, on peut obtenir des postes partagés même si cela n'est malheureusement pas encore vrai à l'université. Les revues féministes sont nombreuses au Québec : *La Barre du jour* (1965), *Les Têtes de pioche* (1974), *La Nouvelle Barre du jour* ; il y a *La Vie en Rose*, des journaux féministes, deux maisons d'édition : *La Pleine Lune* et *Remue-Méninge*.

FS : Quels sont les principaux problèmes à résoudre d'après vous ?

MMV : Tout d'abord le chômage. On voit arriver à l'université non seulement des jeunes filles mais des femmes mûres qui ont perdu leur emploi. Il reste aussi la lancinante question de la possibilité d'une vie affective remplie et d'une carrière. Je constate qu'un nombre de plus en plus élevé d'étudiantes renoncent à avoir des enfants...

**Propos recueillis par
Thérèse Moreau**